

Patrick Boman

Huit Nocturnes

Nouvelles



Sous la Cape

www.souslacape.fr

COLLECTIF, *Catalogues lacunaires
des éditions Mozschar et du Rhib*

ANONYME, *Nuit • L'An zéro de Jésus-Christ
Un Jeune Homme ordinaire • Boujma
Francesa, récit d'une prostituée • De un à huit (reprise)*

BOUGON ANONYME, *Kiffe-un-vieux.com
Crack à l'hospice • Arnaque à Compostelle
Les sœurs Tapin • Cannibale foot • Homard à la Koons
Goncourt toujours!*

HURL BARBE, *Pompe le Mousse • Les Celtes mercenaires*

PATRICK BOMAN, *Des nouilles dans le cosmos
Les Canines dans le pâté • Huit Nocturnes
Les Innommables et autres histoires de Canines
Amours, Délices et Morgue • Peabody se rince l'œil*

FRÉDÉRIC CHAGNARD,
*Le Cabinet fantôme de Monsieur Crinquette
Le Vieux au Rolleiflex • Grosse Patate*

PIERRE CHARMOZ,
*Première ascension népalaise de la tour Eiffel
et autres cimes improbables • Zeb*

PIERRE CHARMOZ ET STUDIO LOU PETITOU,
Le Vampire de Wall Street • La Canine impériale

CHOCOLATCANNELLE, *Témoin • Exhibition on line
Vacances à l'Auberge rose*

GASPARD DE LA NOCHE,
*Luna di Miele et autres histoires de montagne
L'Homme à la moto • Nathalie • Une beauté suffocante
Vapeur mortelle • Fantaisie*

GILLES DERAIS, *Trilogie Lange*

PIERRE LAURENDEAU, *Signé Fornax • L'Architecte*

YVES LETORT, *Le Sérum du docteur Pest
Florence, l'amusée des offices • Mathilde*

NOANN LYNE, *L'Ivresse des sens*

NOIRCEUIL, *Sandre • La Maison aux Masques
Le Boudoir dans la Philosophie • Nuit d'orage*

NOIRCEUIL / LIA, *Trilogie lia*

YAK RIVAIS, *Francoquin • Spymaster vs Blackspider*

RENÉ TROIN, *Chantier Schéhérazade*

JULES VEINE, *L'Atour infernal • Le Voyage dans les spasmes*

HUIT NOCTURNES



Patrick Boman

Huit Nocturnes

Sous la Cape

Table des matières

Lumière du Nord	9
Le Cygne noir	13
Sans titre I	17
Sans titre II.....	25
Le coupe-cigare	31
Le bois de bouleaux.....	41
Vers les îles	47
Sans titre III	53

Lumière du Nord

Novembre 1903

Quand le *Nordenljus*, poussé par un remorqueur, s'amarra enfin à son emplacement, à côté du *Stonehaven*, qui arrivait de Calcutta¹, le capitaine refréna un imperceptible soupir de soulagement. Mauvais brouillard, avec tout ce mouvement sur l'Escaut, les cargos, les péniches, les pilotes, les remorqueurs, les pêcheurs qui descendaient à la voile, et des ennuis aux machines, obscurité épaisse, quand à vingt heures à peine on a l'impression d'être au cœur de la nuit, pluie qui semble sortir du fleuve roulant ses eaux jaunes, pluie épaisse elle aussi, lourde de la fumée du charbon, et vindicative, fouettarde, qui masquait les lumières de la ville. Et pas une heure de foutu beau temps depuis Göteborg – Gothenbourg, comme disent les Français. Le capitaine Hellström avait eu une amante bres-toise – ah! Lili de Recouvrance! – et se piquait de bien parler français. Quand on s'appelle Tempête-d'Enfer, on n'est pas un simple barbare coiffé d'un casque à cornes, que diable.

Quand les machines furent arrêtées et que le matelot Jansz, l'air préoccupé, lui demanda la permission de se rendre briè-

1. Voir *Peabody se rince l'œil*, Sous la Cape, 2012.

vement en ville pour une affaire de famille, il la lui accorda distraitemment, bien qu'il détestât laisser les hommes descendre à terre, où ils ne pouvaient que s'enivrer, se battre, occasionner du scandale dans les maisons de tolérance... Mais Jansz était natif d'Anvers, c'était un bon élément, on n'aurait pas besoin de lui cette nuit, on pouvait faire une exception. Le déchargement – du bois de charpente – ne débiterait que le lendemain matin, puis il faudrait charger – de l'outillage pour El Callao –, sans parler des réparations aux machines. L'agent de l'armateur, ce maudit gratte-papier, viendrait bien assez tôt lui gâter l'existence.

L'esprit ailleurs, tout à sa détestation de la paperasse qui allait s'abattre sur lui sans tarder, Hellström vit Jansz descendre du cargo à pas lents, pensif, enveloppé dans un caban, se souciant peu de la pluie et du vent. Il en fallait plus que ça pour impressionner un sacré bouffeur de harengs.

En franchissant les grilles du port, le marin présenta son passeport, sous un lumignon, à un planton indifférent, flaira l'air de sa ville natale, contourna des darses, prit des rues vides, traversa la grand-place sous une pluie soudain battante. Personne. Un fiacre au loin. Ses pas résonnaient sur le pavé comme une mécanique. Les réverbères n'éclairaient qu'eux-mêmes au milieu de toute cette eau qui dégringolait dans le noir, et les dragons, les licornes, les chats même qui tournaient avec le vent en haut des pignons semblaient lointains et hostiles, créatures maléfiques rugissant avec la nuit de tempête. Jansz accéléra le pas. Il arriva du côté de la gare, dans le quartier des diamantaires, où des cailloux dignes de Golconde reposaient sur des coussinets derrière les barreaux rouillés des boutiques, prit une ruelle deux rues derrière la Pelikanstraat et heurta à la porte d'une maison cossue.

Son cousin, un homme mûr qui vivait seul, lui ouvrit avec

quelque réticence. Il détestait les visites à l'improviste. Ils s'installèrent dans un petit salon aux sièges tendus de velours, dans la cheminée duquel rougeoyait un feu de charbon. Une douce chaleur, de belles toiles aux murs, l'odeur de la cire. Retrouvailles familiales, souvenirs, café, genièvre. Mais un ancien différend financier revint assez vite sur le tapis. Le cousin avait arnaqué naguère, et de belle façon, Jansz dans une affaire d'héritage, semblait-il, à en juger par les éclats de voix qui s'élevèrent bientôt. Le notable considérait que le mataf, toujours absent, n'avait pas vocation à recevoir ce qu'il n'aurait pas su gérer et qu'il n'avait qu'un droit, fermer sa gueule prolétarienne. Jansz resta calme. Plutôt que de dégainer un six-coups dont l'aboïement n'eût pas manqué d'éveiller ce quartier paisible, car à vingt-deux heures tous les bourgeois étaient au lit, dormant profondément ou occupés, dans le meilleur des cas, à honorer leur moitié, il sortit de son caban, car il n'avait rien laissé au hasard, un kriss à large lame, souvenir de Java, aussi affûté qu'un rasoir, et saigna comme un poulet son bon cousin, dont le sang fut absorbé par les tapis moelleux – Jansz n'était pourtant pas un brutal, il détestait les bagarres de matelots et avait la réputation d'un homme pondéré, mais... Il rempocha son kriss emballé dans une feuille de journal, éteignit la lumière et sortit en prenant garde de refermer la porte en silence. Ruelle déserte.

Pour solde de tout compte. Jansz s'apprêtait à regagner en vitesse le *Nordenljus*, sans aller voir les filles ni même sécher un cruchon, et à ne plus quitter le bord jusqu'à l'appareillage, prévu pour dans quatre jours. Quatre mauvais jours d'inquiétude, mais qui allaient passer vite à trimer.

Pourtant, ce que nous appelons le destin, ou la justice immanente, et qui n'est bien sûr qu'un hasard aveugle, car les cieus sont vides et nul dessein supérieur n'est lisible nulle part

pour nous pauvres chiens, en décida autrement. Alors qu'il approchait du port sous une pluie qui redoublait, dans une nuit opaque, une ténèbre absolue, un misérable voyou affamé, au bout du rouleau, qui guettait au coin d'un bassin et qui voyait dans tout matelot de passage une riche proie, l'attaqua par-derrière et le surina aussi proprement que lui-même avait suriné son cousin, avant de le fouiller, cherchant de l'argent – il ôta sa main du kriss ensanglanté comme d'un fer rougi –, d'insulter sa mémoire, de lester son caban de briques ramassées à la hâte et de le précipiter dans l'eau noire. Il était à peine minuit.

Le capitaine Hellström n'eut pas l'occasion de briller avec son français irréprochable devant les policiers de la Sûreté belge, lesquels ne montèrent jamais à bord, car, si le corps du cousin fut découvert le lendemain par l'homme de peine qui venait charger la chaudière, nul n'établit jamais de rapport avec la disparition, dûment signalée pourtant, du matelot anversois Jansz, du cargo suédois *Nordenljus* (*Lumière-du-Nord*? À d'autres! Pas à nous, dont l'obscur est le lot), qui partit pour le Pérou à la date prévue par une autre nuit de pluie et de vent balayant l'Escaut, sa haute cheminée crachant une fumée noire, ses lumières jaunes bientôt noyées sous les rafales.

(Ce texte est paru dans l'ouvrage collectif
La Nuit en toutes lettres, éd. La Maison bleue, 2007.)

Le Cygne noir

Décembre 1904

« Notre brasserie est bondée ce soir, et je vous vois, le caban ruisselant, chercher un siège : prenez place à ma table, monsieur, je vous en prie instamment. Oserais-je parier que vous venez de loin ? Officier sur le *Stonehaven*¹, qui est arrivé tantôt de Bombay et repart demain pour Londres ? Je m'en doutais. Goûtez ce genièvre. Réchauffez-vous, étendez les pieds vers ce feu de charbon, car il pleut épouvantablement sur Anvers ce soir, n'est-ce pas ? Et l'année 1905 approche à grands pas. Déjà. Moi aussi, je lève mon verre à votre excellente santé, monsieur. Comment ? Pourquoi me prends-je la tête entre les mains ? Mais je ne me prends aucunement la tête entre les mains, qu'allez-vous inventer ? ... Je suis gai, un véritable loustic. Il est pourtant vrai que j'exerce une profession qui réserve parfois d'étranges surprises... Plaît-il ? Si j'ai une histoire à vous raconter ? Écoutez plutôt.

» La porte fracturée du jardinet de cette maison un peu isolée, presque à la sortie de la ville, du côté de la route de Beveren, la sauvagerie du meurtre – la victime avait eu la tête

1. Voir *Peabody se rince l'œil*, Sous la Cape, 2012.

fracassée à la pelle à charbon –, la monnaie éparpillée, des bouteilles brisées, tous ces éléments avaient fait conclure assez rapidement à un crime de rôdeur. Pourtant l'enquête, confiée à un blanc-bec, s'était bientôt enlisée. La victime était sous-chef de bureau dans une compagnie de navigation, un homme sans histoires, inconnu des services de police. Le procureur royal venait de se résoudre à classer l'affaire. Mais reprenez un peu de ce genièvre, le meilleur de la réserve du Zwarte Zwaan (joli nom que le Cygne noir, n'est-ce pas?), et veuillez accepter un cigare. Il vient du Nicaragua, que croyez-vous, Anvers n'est pas ouverte sur le monde, Anvers *est* le monde, monsieur, comme tous les ports, vous le savez mieux que moi.

» Donc, il ne restait plus qu'à verser à la veuve le montant de l'assurance-décès, qui était coquet. C'est alors que ces messieurs du directoire de La Généreuse de Flandre ont jugé utile de procéder à d'ultimes vérifications et m'ont prié – permettez que je me présente : Léon De Kroon, contrôleur de La Généreuse, très honoré, monsieur – d'aller remettre le nez dans cette affaire.

» De façon détournée, bien sûr, j'ai eu accès au dossier et j'ai réexaminé les déclarations de la veuve, du fils, qui étudie à Bruxelles et était justement venu ce jour-là rendre visite à ses parents, pour me persuader assez vite que quelque chose ne tournait pas rond dans les horaires, les entrées et sorties... Je me suis donc rendu sur place, ès qualités. Je vous épargne les détails, mais, pour l'essentiel, j'ai découvert que la porte du jardinet avait été fracturée de l'intérieur, ce que la déchirure du bois indiquait nettement. Ces messieurs de la Sûreté, je le regrette, avaient travaillé comme des enfants – pour ne pas dire pis. Mes soupçons se sont rapidement portés sur la veuve, trop éplorée pour être honnête à mon avis, que j'ai pas mal tarabustée mine de rien et qui a rapidement avoué le

meurtre. Mais ça ne collait pas non plus – les dames n’aiment guère manier la pelle à charbon. Encore un doigt de genièvre? J’ai continué à la tracasser, lui disant qu’elle ne verrait jamais l’argent de l’assurance, j’ai fait pression sur elle assez moche-ment je dois dire, et elle a lâché prise. Une très jolie femme, la quarantaine, beaucoup de classe.

» Eh bien tenez-vous, la veuve s’était elle-même infligé sur le visage de fort vilaines ecchymoses, puis avait persuadé son fils que son mari la battait, et l’avait supplié de prendre sa défense. Le fils – un niais insignifiant –, crédule, avait suivi à la cave son père descendu chercher du charbon, l’avait interrogé, le père bien sûr avait nié, ils s’étaient violemment querellés et pour finir, dans le feu de la dispute, le fils avait tué son père à coups de pelle. Comment, il y avait bien des haines dans cette famille? La femme envers son mari, pour des raisons que le procès – car l’enquête est rouverte et procès il va y avoir – va peut-être éclaircir, à moins que le montant de l’assurance-décès ne constitue un mobile suffisant; le fils envers le père, par amour excessif pour sa mère, par jalousie. Comment, si la mère avait des... relations contre nature... avec son fils? Non, rien ne permet de le supposer. Pourtant, ce n’est pas un cas unique que ce meurtre du père par le fils, vous savez, loin de là, si vous consultiez les archives des quotidiens vous en seriez surpris, c’est cela qui m’a mis la puce à l’oreille. Nous en revenons toujours à l’Antiquité, à ce mythe sur lequel ce médecin viennois, dont le nom m’échappe, bâtit son abracadabrante théorie... Que me dites-vous maintenant, s’il vous plaît, quels sont ces mots qui peinent à percer le brouhaha? Qu’elle m’aurait proposé ses faveurs pour acheter mon silence? Mais qu’allez-vous chercher là, monsieur? Et que je l’aurais trahie après avoir joui d’elle? Absurde! Et bas, monsieur, d’une bassesse insigne, pardonnez-moi le terme. Comment cela,

je tremble? Je ne tremble nullement, monsieur. C'est le genièvre, sans doute, qui vous trouble l'entendement. Moi qui vous croyais un homme bien éduqué... Mais je vous ennuie. Commanderons-nous maintenant, pour ne pas boire à jeun, un plat de charcuterie? Non, vous devez rentrer à bord sous cette pluie qui jamais ne cessera et vous êtes las? Las de tant de boue? Eh bien, pardonnez-moi de vous avoir fait perdre votre temps. Adieu, monsieur.»

Sans titre I

1905

– «Lumineuse.» Il était dans un état second cette nuit-là, et, entre deux tueries, elle lui apparut sans doute comme une déesse de la miséricorde, un phare dans les ténèbres. J'entends encore ses paroles : «Elle était à proprement parler lumineuse, sous les grands arbres de l'hacienda. Quelqu'un parlait, je crois, mais je n'entendais pas. Je me tenais immobile, figé sous des nuages effrangés qui dérivaien dans le ciel, pour que cet instant ne connaisse pas de fin.» Paroles qu'il me répéta encore, avec une intensité qui me figea moi aussi, voici quelques jours, peu après notre départ du río de la Plata. Il n'avait pas évoqué doña Beatriz depuis si longtemps que je la croyais oubliée.

– L'avez-vous connue? Bien sûr je n'ignore pas que lui était l'un de vos amis les plus proches, fait une seconde voix.

Le paquebot tangue dans la houle paisible de l'Atlantique sud. Nuit étoilée. Heure tardive où le pont est déserté. Les points rouges de deux cigares brillent dans l'obscurité.

– Elle? Je l'ai aperçue plusieurs fois au cours des mouvements de cette campagne, je lui ai été présenté, rien de plus, en fait nous n'étions que des freluquets.

– La campagne de 1875? Celle qui mit un point final aux exploits des caudillos?

– Celle-là même qui permit de purger l'Entre Ríos, en l'espace de trois mois, à la fois d'Álvarez et d'Ugarte. Celle qui fut le point de départ de la carrière de notre regretté Teodoro Herrera.

– Et de la vôtre...

La première voix se fait plus sourde :

– Moi, j'ai toujours été à sa remorque, l'éternel second à la fidélité et au dévouement sans faille, la doublure, le figurant. Me voici maintenant seul, débarrassé du héros mais seul...

– Comment pouvez-vous dire cela?

– L'ombre du grand homme fut souvent écrasante. En 75, donc, nous avions à peine vingt-cinq ans, il a été nommé par la capitale émissaire du gouvernement dans cette province troublée, belle chance qui lui a été donnée, et moi j'étais son homme de confiance, sans fonction officielle. Vous connaissez la suite, il est revenu victorieux, a été confirmé dans un grade qui était au départ de pure courtoisie, il a été élu parlementaire, j'ai été son secrétaire, il s'est marié, j'ai été son témoin, il a été ministre à plusieurs reprises...

«Ministre prévaricateur, comme toutes ces fripouilles», pense l'autre, tandis que la première voix reprend :

– ... j'ai été son chef de cabinet, il est devenu veuf, sans enfants, je me tenais derrière lui aux funérailles, enfin il fut envoyé à Londres comme ambassadeur, et je le suivis en tant que deuxième secrétaire en même temps que vous étiez nommé premier secrétaire...

– Personne ne pouvait prévoir cette crise cardiaque. Quel âge avait-il, soixante?

– Cinquante-cinq. Mon âge. Croyez-vous que j'aie encore le temps de vivre une vie à moi?

Silence.

– Qui vont-ils nommer ambassadeur, à votre avis ?

– Pas l'un de nous, soyez tranquille ! Un quelconque lèche-bottes fera l'affaire !

D'un même mouvement, les deux mégots volent au-dessus du bastingage. La première voix continue :

– Je suis sans doute le seul à avoir été dans ce secret passablement ridicule, ce sentiment violent pour doña Beatriz qui naquit à la première seconde, le soir où il fut amené grièvement blessé à l'hacienda, sur une charrette, après l'engagement où Álvarez, ce porcher sanguinaire, perdit la vie.

– Vous avez eu plus de chance ?

– Une balle dans le bras, des estafilades, une plaie à la cuisse, un coup de sabre qui a dérapé sur ma tête, rien de trop grave, j'étais à peu près sur pied trois jours plus tard, d'autant que je craignais une mauvaise surprise tardive de la part des partisans d'Álvarez et que, je puis vous le confier aujourd'hui, la loyauté de nos hôtes pouvait fluctuer en fonction de leurs intérêts...

– Ils vous auraient vendus ? Elle l'aurait vendu ?

– Sait-on jamais ? Sans l'estimer le moins du monde, ils devaient beaucoup au caudillo...

– Mais avant d'en venir à une solution... énergique, n'avez-vous rien tenté de négocier ?

– Vous plaisantez. Entre nous, nous leur avons laissé croire que tel était notre souhait. Mais nous aurions été abattus dès la première minute des pourparlers. La force était le seul langage approprié et nous avons pris les devants, alors qu'ils baissaient un peu leur garde.

– La force fondant le droit ?

– Appelez cela comme vous voulez, répond la première voix avec un soupçon d'irritation. Enfin, ce fut une rude

journée. Les hommes d'Álvarez, des gauchos bons tireurs, cavaliers d'élite vous vous en doutez, étaient prêts à défendre ce qu'ils appelaient leurs libertés contre «les avocats et les agioteurs» de la capitale, prêts à faire déferler sur eux un flux d'immigrants. De notre côté, nous ne disposions que d'un escadron de lanciers, ralliés à grand-peine, et de trois douzaines d'archers guaranis, lesquels décidèrent du sort de l'engagement. Quand les gauchos, tout féroces qu'ils étaient, furent chargés par les lanciers et virent leur chef, une flèche en travers de la gorge, tomber de son cheval et, une botte coincée dans l'étrier, être traîné jusqu'à devenir une masse sanglante, ils tournèrent bride et disparurent.

– Sans jamais réapparaître ?

– Sans jamais avoir la prétention de jouer un rôle politique au service d'un illettré à rouflaquettes, et nous n'en demandions pas plus. Ils retournèrent à leurs troupeaux, à leurs beuveries, à leurs rixes, avec un peu de brigandage à l'occasion, rien de neuf.

Long silence pendant lequel les deux hommes rallument un cigare. La seconde voix reprend :

– Et Ugarte ?

– On aurait juré qu'il avait prévu dans le détail sa destruction. Second engagement, même rapport de forces, les gauchos d'un côté, nos lanciers et nos archers de l'autre. Avant que vole la première flèche, l'homme qui chevauchait au côté d'Ugarte, son mignon, un Syrien toujours vêtu de blanc auquel il passait tous ses caprices et que les gauchos détestaient, eh bien cet homme fut soudain tiré avec violence à bas de son cheval, quelqu'un l'égorgea en une seconde comme un mouton, et Ugarte fut abattu dans l'échange de coups de feu qui s'ensuivit. L'affaire ne dura pas cinq minutes. Mais cette fois les gauchos ne se débandèrent pas après la mort de leur

chef, ils firent honneur à leur réputation de courage et ils nous donnèrent du fil à retordre. Ils étaient ivres de fureur, prêts à se faire tuer jusqu'au dernier. Ce qui advint presque grâce à nos archers, lesquels restèrent impavides face à ces cavaliers qui nous assaillaient en désordre.

– La force au service du droit, soit, pourtant il s'est raconté ensuite que pas mal d'excès avaient été commis de notre côté également...

– L'heure n'était pas à la sensiblerie!

– Blessés achevés sur le champ de bataille...

– Des deux côtés.

– Viols...

– Nous avons fusillé quelques violeurs, pour l'exemple.

– Négociants rançonnés...

– Contribution exceptionnelle. Il fallait payer les lanciers, qui avaient un an de solde de retard, et dédommager les Indiens. Croyez-moi, don Teodoro a agi avec un minimum de brutalité.

– Ugarte, c'était le loustic qui ne se déplaçait jamais sans son panier d'oreilles coupées?

– Celui-là même. Son corps fut jeté aux chiens, malgré les protestations des curés, et nous exposâmes sa vilaine tête en haut d'une lance sur la plaza mayor de Gualeguaychú, pour l'édification du bon peuple.

– Je gage que le spectacle a plu.

– Vous pensez! D'autant plus que don Teodoro, qui avait pleins pouvoirs, fit convoquer le tribunal et annuler tous les actes par lesquels, à l'aide d'hommes de loi véreux...

– C'est un pléonasme!

– Pas toujours!... par lesquels le caudillo s'était attribué pas mal de terres dans la région – il s'était même proclamé gouverneur, vous savez. L'envoyé de la capitale devint soudain

très populaire parmi ces rudes provinciaux à la langue effilée, d'autant qu'il sut se montrer généreux.

– Toujours la même histoire. Donc, ce second épisode prit place bien après cette fameuse soirée ?

– Peu après. Sitôt guéri, et se préparant à affronter Ugarte, Teodoro Herrera quitta l'hacienda, en cachant au fond de lui cette flamme et sans que l'intéressée, qui par parenthèse avait dix ou quinze ans de plus que lui, se doutât de quoi que ce soit. Mon Dieu ! Elle est morte depuis si longtemps maintenant...

– Comment ?

– Choléra, sans nulle originalité.

– L'avait-elle soigné elle-même ?

– Bien sûr que non ! Jamais elle ne serait entrée dans la chambre d'un étranger. Trop prude. Elle avait délégué une vieille servante.

– Et elle avait un mari, des enfants ?

– Bien sûr, mais je n'en garde nul souvenir, et pour lui ils n'existaient pas, ils n'avaient jamais existé. Seule elle, dans la nuit, « lumineuse ». Elle ne vivait plus que dans son souvenir et aujourd'hui elle est morte à jamais.

– Ne soyez pas emphatique. Tout passe, bien sûr. Voyez, le jour va se lever.

Dans une légère brume, les vagues grises se brisent contre la coque.

*

Au mépris des usages, aucun cercueil ne se trouve entreposé dans les cales du navire. Dès le lendemain, le corps de l'ambassadeur se met à sentir et le commissaire du bord insiste pour l'immerger sans délai. Le paquebot, britannique, n'abrite pas

de chapelain catholique. Des pourparlers discrets réunissent le capitaine, qui est anglican, le commissaire du bord, qui est juif, les deux secrétaires d'ambassade, qui sont francs-maçons, et un lieutenant irlandais supposé bon catholique – un personnage haut en couleur qui, assurent les mieux informés des passagers, a vécu à Calcutta avant d'être dans les Balkans l'amant d'une femme de lettres bruxelloise¹. Au moment où la dépouille, cousue dans un drap, et sur laquelle ne se penche nulle ombre, nul fantôme féminin, glisse sur une planche avant d'être « confiée à l'océan » en la seule présence des cinq hommes, à l'heure du thé, pour éviter la curiosité des passagers, c'est finalement le capitaine qui lit un psaume : « Du fond de l'abîme je t'invoque, Seigneur, écoute ma voix ! Que tes oreilles soient attentives à la voix de mes supplications ! Si tu gardais le souvenir des iniquités, Seigneur, qui pourrait subsister ? »

1. Voir *Peabody touche le fond*, éd. Philippe Picquier, 2006, et *Les Inmommables et autres histoires de canines*, Sous la Cape, 2010.

Sans titre II

1907

– Je pourrais, je devrais, vous trancher la gorge. Sans barguigner!

– Je ne saisis pas, docteur.

Le scalpel tournoie autour du cou du patient, un homme jeune en uniforme d'officier de la marine marchande, qui se tient à demi allongé dans un vaste fauteuil.

Un cabinet médical au premier étage d'une maison à véranda, au bord de la rivière de Singapour. Nuit. Lente eau terreuse. Chiche éclairage.

– Vous saisissez fort bien. Vous m'avez ridiculisé, très loin d'ici je l'admets, vous m'avez cocufié sans vergogne pour parler crûment, et maintenant vous avez l'outrecuidance de venir me solliciter, à l'issue d'une trop longue journée, alors que l'heure du *sunset drink* est passée depuis longtemps, afin que je vous débarrasse de ce phlegmon dont franchement je n'ai que faire – j'ai eu ma ration de chancres, de pustules et de fistules aujourd'hui. Vous avez encore une femme mariée à séduire ce soir?

La barbe carrée du Dr Bracquemont se penche au-dessus du

lieutenant Flanahan¹ et ses yeux étincellent derrière ses lunettes cerclées d'acier :

– Superbe inflammation, avouons-le, et bien à point. Vous avez choisi le jour idéal.

Il appelle :

– Mr Lew, je vous prie !

Un Chinois sans âge, blouse blanche et cravate, apparaît.

– Allez chercher une cuvette, le désinfectant, des compresses, lui demande-t-il en anglais.

Mr Lew s'incline et revient une minute plus tard avec le matériel demandé, et le médecin incise non pas la carotide de son patient, ce dont visiblement il meurt d'envie, mais le phlegmon, dont un pus vert s'échappe. Sous sa barbe, un rictus retrousse sa lèvre :

– Mr Lew, mon assistant, m'est tout dévoué. Il ferait disparaître votre cadavre dans le port, lesté d'une pierre aux chevilles, presque sans que l'on ait à lui demander...

– Votre humour de salle de garde me laisse indifférent, docteur.

– Revenons au fait. L'honneur commande, comme disaient nos anciens. Pour cet affront, je ne peux que vous provoquer en duel et vous tailler des boutonnières, quitte à connaître des démêlés avec la justice.

Le marin, le cou maintenant emmailloté d'un épais pansement, sourit. Il sait que le Dr Bracquemont, si à cheval sur son honneur conjugal, vit séparé de son épouse, une femme de lettres de renom, depuis de longues années, et qu'en outre il entretient deux concubines, une Malaise et une Chinoise, qui à elles deux ont à peine quarante ans, mais nous sommes à Singapour et il ne dit rien. Le médecin reprend :

1. Voir *Peabody touche le fond*, éd. Philippe Picquier, 2006, et *Les Innommables et autres histoires de canines*, Sous la Cape, 2010.

– Vous connaissez les Anglais, emberlificotés dans leurs réglementations humanitaires, qui d'ailleurs ne les ont pas empêchés de se conduire comme des sagouins avec les Boers, enfin passons. Pour notre affaire, ici ils prendraient très mal la chose, mais toutes les îles du voisinage ne leur appartiennent pas... L'île aux Mouches, par exemple, revendiquée à la fois par un sultan de la région et par les Hollandais, reste pour le moment hors de tout contrôle...

Le marin acquiesce et Bracquemont lisse sa barbe majestueuse :

– Ne nous encombrons pas de mondanités et ne perdons pas de temps. Le choix de l'arme est mien, ce sera le pistolet, à dix pas.

– Fort bien, dit l'Irlandais, le regard fixé sur le plafond. Il repense à ses amours tumultueuses avec la belle Adélaïde.

– Vous avez un témoin ?

– Je trouverai quelqu'un.

– Trouvez vite ! Et qu'il contacte Mr Lew, qui sera mon témoin. Ou plutôt non, un de ses cousins, Lew le jeune, fera parfaitement l'affaire. Il est de toute confiance.

– Si vous le dites. Demain à l'aube ?

– Demain avant l'aube. J'aurai loué deux barques.

*

Un rayon de soleil à travers un store. Une jeune voix masculine, mécontente :

– La loi est formelle, il faut engager des poursuites contre ces deux enragés. Où se croient-ils, je vous le demande ? Je vous le dis, Eugene, il faut flanquer l'Irlandais en prison et expulser le Belge. Il en va de la sécurité de notre établissement. Nous ne pouvons laisser ces assassins en liberté.

– Vous me faites bien rire, répond une voix désabusée, voilée par le tabac. D’abord cet échange de civilités a eu lieu dans un territoire qui échappe à notre juridiction, ensuite il n’y a pas eu mort d’homme, à peine une blessure légère, et enfin que voulez-vous? Flanagan est un marin, de passage par définition, et le Dr Bracquemont est un homme précieux, très utile à la colonie.

– Il est polygame! lance la jeune voix, indignée.

– La belle affaire! Les Malais le sont bien, personne n’y trouve à redire, et ils ne sont pas les seuls, alors calmons-nous. Allons, croyez-moi, oubliez cette affaire.

*

La nuit suivante, les mêmes, au même endroit. L’officier de marine est à demi couché dans le fauteuil du patient, le médecin tournant autour de lui, mais ils ont chacun un verre à la main.

– Singapour est finalement une petite ville. Tout le monde connaissait votre liaison avec Adélaïde, et j’étais coincé: je passais soit pour une, hum, couille molle en laissant glisser, soit pour un médocastre ivre de vengeance en vous demandant raison. J’étais perdant des deux côtés, alors mieux valait choisir la solution la plus... la plus... la plus je ne sais quoi.

Le marin garde le silence. Son interlocuteur reprend:

– En tout cas la chose est faite, nous avons échangé nos balles et j’ai lavé mon honneur, en y laissant par parenthèse un morceau d’oreille. Vous aviez l’œil homicide, sacrifiant d’Irlandais!

– Je ne me bats pas en duel par plaisir, docteur, et vous m’y avez contraint.

En filigrane, Adélaïde, que nul bien sûr ne peut évoquer. Elle a pourtant disparu de la vie de l'Irlandais et elle n'entretient avec son mari que des rapports épistolaires assez distendus. Pour eux elle n'est guère plus qu'une ombre, beauté inconstante, dont parfois le visage s'estompe. Amours enfuies.

Quant aux cousins Lew, ils n'ignorent certes pas ce qu'est une rivalité amoureuse, ils sont habitués aux lubies des longs-nez, mais ils continuent de trouver saugrenu que deux messieurs s'affrontent à coups de pistolet à propos d'une femme qu'ils ne peuvent imaginer qu'avec des cheveux jaunes et bouclés, une forte poitrine et un con poilu à l'excès, car telle est l'image peu flatteuse qu'ils se font des Occidentales.

Le coupe-cigare

1912

Calcutta. Au fond d'une vaste cour de brique rouge, des bureaux discrets, où la rumeur de la grande ville est étouffée par une porte capitonnée.

– Avez-vous le dossier, mon cher? Car enfin ce type-là ne sort pas de nulle part.

– Un instant, je vous prie. Quel poids, *by Jove!*

– Il existe bien une fiche de synthèse?

– Nous y voici. «1839. Naissance à Manchester.» Mais on l'a toujours prétendu écossais! Unanimement!

– Il ne faut jamais croire les «on»! Surtout unanimes!

– «Fils unique de Zacharias K. Peabody, comptable dans une filature, et de son épouse, née Harriett Doublebind, ménagère. 1850. Tente de s'embarquer en cachette sur un navire en partance de Liverpool pour Bombay. Rattrapé et rendu à l'affection des siens. Retour à l'école ("Enfant intelligent, mais indiscipliné et glouton"). 1853. Nouvelle fugue, nouveau retour...»

– Pas si vite! Trouvez-moi la note relative à cette escapade. Dans l'annexe III, voyons.

– «À Southampton, trouve sur le paquebot du Havre un emploi de garçon de cabine dont il démissionne bientôt; on

le retrouve à Paris¹, assidu au Clairon de Lorette, un café-charbon du bas de la rue Saint-Georges, tenu par une certaine Gigi Patte-en-l'Air; relations avérées avec cette dernière et avec mademoiselle Coco, la serveuse. Soupçonné de proxénétisme...» À quatorze ans, il ne perdait pas de temps, si je puis me permettre, monsieur.

– Épargnez-moi vos commentaires.

– «1855-1859. Saute-ruisseau chez un homme de loi de Newcastle. Étudie seul l'hindoustani et le bengali. 1860. Corpulence déjà excessive. Réussit de justesse le concours de sous-inspecteur de police – graves insuffisances en matière juridique et profonde indifférence affichée envers la procédure pénale. 1861. Muté aux Indes à sa demande...»

– Donc trois ans après la révolte des cipayes, période difficile.

– Pour le moins, monsieur.

– Reprenez, je vous prie.

– «Bombay. Acquiert rapidement, par la méthode de l'immersion, une connaissance approfondie de la pègre. L'argot des malfrats ainsi que l'art – dans l'intérêt du service – de maquiller un cheval volé ou d'écouler de l'opium de contrebande n'ont plus de secrets pour lui.»

– «Dans l'intérêt du service... Intéressant. Continuez.

– «1862. Lahore. Est poignardé sur une terrasse, de nuit, en quittant la chambre de la quatrième (et donc plus jeune) épouse d'un théologien musulman renommé. Plusieurs semaines entre la vie et la mort. Frôle la révocation, d'autant plus que son agresseur se brise le cou quelques mois plus tard en tombant par accident, par une nuit sans lune, des murailles de la ville.»

¹. Voir *La Canine impériale*, par St. Loupetitou et Pierre Charmoz, éd. Sous la Cape, 2011.

– Je m'en souviens. Cette histoire a failli nous valoir l'embrassement de tout le Pendjab. Mais on n'a jamais rien pu prouver contre lui.

– Car vous pensez que...

– Aucun doute. Mais...

L'homme a un geste désabusé :

– Poursuivez.

– «1863. Amritsar. Révoqué et incarcéré pendant trois mois à la suite d'une fausse accusation de corruption. En profite pour se créer d'utiles relations dans divers milieux. Puis blanchi et réintégré.»

– Réintégré en 63, je m'en souvenais. Ensuite?

– «La même année, grave chute de cheval, qui engendre une aversion durable envers les sports équestres. 1864. Hospitalisé pour la première d'une longue série de dysenteries aiguës. 1865. Inde centrale. Laissé pour mort dans les décombres de son poste de police, incendié pendant une émeute. Échappe à la foule, déguisé en mendiant, mais manque d'être fusillé par un détachement britannique en expédition punitive. La même année, apprend le décès de ses parents dans un accident de chemin de fer en Angleterre. 1867. Dans le Gujerat, vêtu en rabatteur pour une chasse au tigre où en fait il traque un assassin, il est quasi piétiné par un éléphant apeuré, mais se rétablit assez rapidement.»

– Aucun intérêt. Oui?

– «1868. Fiançailles secrètes avec la fille d'un planteur de thé écossais de l'Assam, qu'il a arrachée aux griffes d'une bande de brigands. 1869. Ces fiançailles, rendues publiques, sont rompues sous la pression de la famille, qui ne peut admettre un mariage avec un policier d'origine modeste et à la réputation sulfureuse. La jeune fille, mariée de force à un riche héritier, meurt peu après du choléra. La même année, le sous-

inspecteur, qui restera célibataire, est muté à sa demande dans un village caché au fond des forêts d'Inde centrale. Apprend le dialecte local.»

– Il a toujours eu des goûts crapuleux.

– «1874. Bombay. À la suite d'un pari, en uniforme d'agent de police indigène, vole le cheval préféré du gouverneur au nez et à la barbe d'un personnel pléthorique. Démasqué, il frôle une nouvelle fois la révocation. Muté pour trois ans dans un village du Bengale oriental situé à une semaine de marche de la gare la plus proche. Apprend le dialecte local.»

– Il faut convenir que c'était assez drôle. Le gouverneur, cet imbécile de..., vous me suivez, a failli en avoir une attaque d'apoplexie. Mais encore?

– «1878-1880. Au cours de la seconde guerre afghane, agent secret et provocateur sur la Frontière du Nord-Ouest, sous l'apparence d'un derviche mendiant et d'un mollah prêchant la guerre sainte contre les infidèles dans un ourdou châtié. Excellents états de service. Nommé inspecteur.»

– Beau travail. Il était tellement convaincant que tous nos faux amis se sont démasqués. Oui?

– «1881. Allahabad. Liaison clandestine et tumultueuse avec l'épouse d'un évêque anglican, qui se rembarque pour la Grande-Bretagne, probablement enceinte.»

– «Probablement»! L'était-elle, oui ou non?

– Je l'ignore, monsieur. L'éventuelle progéniture adultérine de ce personnage n'intéresse de toute façon pas le service.

– Cela me revient! L'évêque Tagliaferro! Il était fou de rage et il voulait la peau de notre bonhomme.

– Est-ce une attitude bien chrétienne, monsieur?

– Je vous en laisse juge, mon cher. Poursuivez, je vous prie.

– «1883. Lucknow. Démasque un gang de policiers indigènes corrompus, violeurs et incendiaires. S'attire ainsi l'ironie

de la presse, la défiance durable de ses supérieurs et l'inimitié d'un certain nombre de responsables politiques. »

– Qui s'est permis de rédiger ces lignes sur ce ton persifleur? Quelle insolence! Cela mérite un blâme. Ensuite?

– «1886. Environs de Gwalior. Grièvement blessé dans une fusillade avec des bandits de grand chemin. 1887. Agra. Manque mourir du choléra.»

– Cela aurait fait faire des économies aux caisses de retraite! Oui?

– «1888. Poona. Infiltré chez des fanatiques hindous. Démasqué, échappe à grand-peine à des tueurs. Été 1889. Simla. Pour ne pas perdre la main, arrête quelques pickpockets et rats d'hôtel. Blesse au cours d'un duel au sabre un officier anglais mécontent de son infortune conjugale. Suspendu pour un an.»

– Ah oui! Le major Gascoigne. Je m'en souviens, c'était un bellâtre furieux de s'être fait planter des cornes par un simple inspecteur, laid comme un pou de surcroît. Un an était le tarif minimum. Allez, ne vous endormez pas.

– «1890. Compromis dans un fructueux trafic de fausses reliques avec l'archevêché catholique de Goa. Enquête abandonnée faute de preuves.»

– Le coup de Goa a bien failli marquer la fin définitive de sa carrière.

– «1891. Faubourgs de Calcutta. Appréhendé par hasard au cours d'une rixe chez des prostituées intouchables. Suspension d'un mois.»

– Il a bien fallu le sanctionner. Avec sa manie de s'efforcer d'attraper mille véroles.

– Hum. «1894-1895. Sous les apparences d'un pèlerin hindou, marche de Delhi à Bénarès. Diseur de bonne aventure, avec un jeu de cartes et un perroquet, au bord

du Gange. Provoque le démantèlement d'une bande de trafiquants de femmes et d'enfants.»

– La hiérarchie lui a reproché de semer sans raison le trouble chez les natifs...

– «1899. L'enquête sur le meurtre d'un ingénieur britannique le mène à une importante affaire de corruption dans les chemins de fer¹. 1900. Conseiller à la cour princière de ***, participe à la révolution de palais qui place sur le trône la princesse Padmavati².»

– Ah oui ! Cela avait été du beau travail.

– «1901.»

– Année de la mort de la reine...

– «En poste en Inde du Sud, tente de séduire une nonne irlandaise³. 1902. En cure thermale dans les Himalayas, il dévoile une affaire d'espionnage impliquant un alpiniste, sujet russe⁴.»

– Il faut convenir que ce vieux machin a alors fait montre de flair et d'énergie.

– «1903. En poste à Calcutta⁵. 1904. Blessé dans une fusillade, hospitalisé, il est impliqué dans les graves irrégularités du sous-inspecteur Bonaventure, son protégé, dans la colonie française de Chandernagor⁶.»

– Ah oui ! Nous avons frôlé l'incident diplomatique avec les mangeurs de grenouilles !

– «1906.»

– Année de la partition du Bengale...

1. Voir *Peabody met un genou en terre*, éd. Philippe Picquier, 2003.

2. Voir *Peabody se mouille*, éd. Philippe Picquier, 2004.

3. Voir *Peabody secoue le cocotier*, éd. Philippe Picquier, 2004.

4. Voir *Peabody prend de la hauteur*, éd. Philippe Picquier, 2005.

5. Voir *Peabody touche le fond*, éd. Philippe Picquier, 2006.

6. Voir *Le Malabar largue les amarres*, éd. Alvik, 2006.

– «Nouvelle enquête chez la princesse Padmavati. Naissance d'une secte millénariste peabodyste, qu'on ne connaît que par les tracts exaltés qu'elle publie clandestinement'!»

– Ah! la canaille! Quelle pagaille il a semée avec ces maudits tracts! Une insurrection générale nous a pendu au nez. Et depuis?

– La fiche n'en dit pas plus. Il est toujours à Calcutta, je pense.

– Nous l'avions oublié! Eh bien, il est temps d'y remédier. Demandez au petit Fitzmaurice de le convoquer sans attendre et de prendre les mesures nécessaires, voulez-vous? Mais qu'avez-vous? Vous semblez fatigué.

– Euh... Il est minuit, monsieur.

– Vous dormirez plus tard. L'intérêt du service avant tout, mon cher.

*

Le lendemain. Croassements des omniprésents corbeaux, roulement des camions et des tramways, rumeur sourde de la foule, muezzin appelant à la prière du début de la nuit, cloches, sifflet d'une locomotive. L'odeur d'un bâtonnet d'encens que les agents ont allumé sur un palier devant l'effigie d'un dieu s'infiltré dans la pièce, mêlée d'effluents de parfum et d'égouts. Le jeune homme élégant, carré dans son fauteuil, a du mal à dissimuler son irritation :

– Il suffit maintenant! Cessez vos ratiocinations! Vous me faites perdre mon temps, monsieur.

– Votre procédé est indigne! Si vous croyez que je vais me laisser faire! répond une vieille voix éraillée par l'abus du tabac.

1. Voir *Peabody se rince l'œil*, éd. Sous la Cape, 2012.

- Tout a une fin!
- Vous vous rendez coupable d'une infamie! Comme si les Français m'allongeaient sur leur damnée «bascule à Charlot»!
Et crac!
- Qui vous parle de Français? Dieu garde! N'exagérez rien et veuillez ne pas jurer, je vous prie. Et songez que vous aurez tout loisir de cultiver vos roses...
- J'exècre les puantes rosacées!
- ... dans le Dorset...
- Il n'est pas question de rentrer en Angleterre! J'en suis parti voici cinquante ans! Ma place est ici!
- ... d'observer l'avifaune... reprend le jeunot, qui fait mine de ne rien entendre.
- Les oiseaux? Encore plus cons que les humains, et ce n'est pas peu dire!
- ... ou d'aller à la pêche...
- Criailleries de deux portefaix qui se disputent dans la cour.
- Pauvres bêtes! Qu'elles batifolent en paix dans l'onde trouble!
- Mais enfin que vous obstinez-vous?
- Veuillez me prêter l'oreille un instant: je n'ai cure de cette foutue retraite et je veux continuer à faire mon métier, c'est-à-dire à traquer les malfaisants, à épouvanter les étran­g­leurs et les faux-monnayeurs, et à rasséréner les justes. C'est pour cela que l'Empire me paie.
- Vous prenez-vous pour un pilier de l'Empire? Quelle présomption!
- L'Empire a été bâti par des milliers d'hommes comme moi, jeune homme!
- Certes. («Vas-tu débarrasser le plancher, vieux machin?»)
Mais vous avez soixante-quatorze ans! Il est temps de laisser la place aux...

– N'exagérons rien! Soixante-treize seulement! Et je suis encore vaillant! («Sauf avec les dames...»)

– Nul n'en doute. Le point n'est pas là.

Le vieil homme se tient debout devant son supérieur, un gandin qui affiche un petit air narquois. Boudiné dans un costume blanc, le ventre protubérant, les pieds serrés dans des bottines étroitement lacées, le casque de liège sous le bras, il se dandine d'une jambe sur l'autre, en refrénant une forte envie de se gratter le derrière et d'allumer un cigare. Mais devant ce crétin...

– En un mot comme en mille, vous êtes admis à faire valoir vos droits à la retraite. Dès ce soir.

– Que le diable vous emporte! («Vous encule», songe-t-il.)

– Mesurez vos paroles!

– Si vous pouviez lire dans mes pensées... («Merdaillon gominé!»)

– Mais je lis dans vos pensées... («Peu m'importent tes états de service. Dégoûtant personnage, être sans moralité, aussi fourbe qu'un indigène, nous voici enfin débarrassés de toi. Pensais-tu t'incruster pour un autre demi-siècle?»)

Le vieil homme grommelle une obscénité en hindoustani, allume un cigare et sort sans saluer.

C'est ainsi que Josaphat Mencius Peabody, surnommé l'Inspector Sahib, l'un des limiers les plus redoutables de la police criminelle du British Raj, fut finalement poussé vers la retraite, après cinquante-deux ans de service, dont cinquante et un aux Indes.

Le bois de bouleaux

Printemps 1920

Cet hiver-là, deux ans après la Révolution, avait été terrible, interminable, même en mars il semblait ne jamais devoir finir, devenir toujours plus implacable. Peu de neige, mais un vent coupant parcourant la steppe jour et nuit, sans fin. Les hommes rêvaient à la même steppe aux herbes hautes et aux oiseaux lancés dans l'infini du ciel sibérien – l'été.

Avril survint et apporta un peu de mieux-être, même si la nuit il continuait à geler dur.

Les blancs, dont beaucoup de pauvres gens avaient pensé l'effondrement imminent – ce que martelait la propagande, ce que croyaient dur comme fer les partisans de l'ordre nouveau – se maintenaient et recevaient même maintenant un peu d'aide étrangère. Wrangel et Koltchak tenaient bon. Le pouvoir soviétique peinait à s'établir sur tout le territoire de l'immense Russie.

La guerre civile était impitoyable. Personne ne faisait de prisonniers, sauf, quand les combattants étaient d'humeur, pour les torturer longuement, les blancs découpant l'étoile honnie dans la peau et les chairs, les rouges clouant sur les

isbas les nobles, les popes et les simples suspects – et on n'en manquait pas. Des cas de cannibalisme étaient rapportés, plutôt par faim que par vice, d'ailleurs. Comme il est fréquent en pareil cas, chacun était persuadé de se trouver du côté de l'humanité contre les forces obscures et redoublait en conséquence de sauvagerie, et les deux causes étaient irréconciliables.

Le campement du groupe Mihailytch était misérable. Affamés, épuisés, les partisans rouges dormaient dans un village abandonné, dans la paille des quelques isbas qui n'avaient pas été incendiées et où l'on ne trouvait plus un grain d'orge à croquer depuis belle lurette. Un peu de nourriture avariée au hasard des découvertes, des pommes de terre gelées, puis, par chance, un jour, plusieurs sacs de sarrasin dans une cache ingénieuse, derrière une fausse cloison, dans un fenil. Aussitôt, ils mirent de la kacha à cuire, chantèrent malgré les ordres – il ne fallait pas risquer d'éveiller l'attention de l'ennemi –, puis ils fumèrent de la poussière.

Le 10 avril, ils se remirent en marche. Une forêt assez maigre les protégeait du vent et surtout leur offrait un abri pour progresser en direction d'une importante unité blanche qu'ils avaient mission de harceler pour l'affaiblir avant une attaque des réguliers de l'Armée rouge. Ils étaient une centaine, surtout des paysans – dont la famille avait été massacrée ou était morte de famine, ou bien qui avaient laissé femme et enfants au village et étaient partis combattre pour un monde meilleur. Trois officiers improvisés les commandaient, un ouvrier métallurgiste de Toula, un cocher de fiacre moscovite, un étudiant de Saint-Pétersbourg. Tous étaient prêts à mourir pour la cause d'Octobre, mais ils étaient mal armés, mal entraînés et leur peu de connaissances militaires avaient été acquises sur le terrain. La plupart de ces combat-

tants étaient illettrés. Mikhaïlytch, l'ancêtre éponyme du groupe, un géant, un moujik à la voix tonnante et à la barbe de prophète, qui maniait la hache telle une divinité barbare courroucée, avait été tué depuis deux mois.

Le 12, l'étudiant partit en reconnaissance, seul, marchant plusieurs heures puis rampant jusqu'au sommet d'une petite éminence derrière laquelle se trouvait l'adversaire. Dans les jumelles récupérées voici quelques jours sur le cadavre d'un officier tsariste – de belles jumelles, fabriquées à Iéna –, il aperçut les blancs, dont le campement était aussi miséreux que le leur et dont la marmite, sous laquelle fumait un maigre feu de crottin, devait surtout contenir de la neige et des patates gelées. Mais ils possédaient des chevaux et une mitrailleuse. On apercevait d'autres camps plus loin dans la steppe. L'étudiant estima qu'il fallait attaquer tant que les hommes tenaient encore debout. Dès le lendemain si possible. Sans attendre les renforts.

Car les partisans du groupe Mikhaïlytch espéraient faire bientôt leur jonction avec les membres de celui qui était commandé par le légendaire Habibollah, ancien garçon d'étage dans un palace d'une station thermale de l'Inde britannique¹, qui avait, racontait-on, traversé l'Himalaya à pied pour venir combattre aux côtés des bolcheviks et qui s'était illustré par son audace. L'Indien était un gaillard de trente ans qui ne reculait devant rien et que ses hommes – parmi lesquels beaucoup de Tatars, d'Ouzbeks, de Tadjiks – adoraient.

Le lendemain, le 13, qui tombait un vendredi saint, les partisans du groupe Mikhaïlytch refusèrent de dégringoler sur le campement des blancs, derrière la colline. Ils refusèrent tout

1. Voir *Peabody prend de la hauteur*, éd. Philippe Picquier, 2005.

simplement de se battre. Ils élurent un délégué qui vint expliquer aux trois officiers qu'il était blasphématoire de combattre un vendredi saint et que quiconque s'y risquerait était sûr de rôtir en enfer après avoir été honteusement mis en déroute. On lui fit valoir que c'était des sornettes de l'ancien temps et que des partisans rouges ne devaient pas s'encombrer de ces superstitions féodales, mais rien n'y fit. C'était un homme courageux, qui avait cent fois risqué sa vie dans des coups de main ou des batailles rangées contre les blancs, mais c'était aussi un moujik têtu comme une bourrique, et il ne démordit pas du fait que le jour de la Passion du Christ, un vendredi 13 de surcroît – et là il se signa à maintes reprises –, devait être consacré au jeûne et à la prière. Les trois officiers tentèrent de le persuader, puis l'injurèrent, le menacèrent lui et ses mandants, rien n'y fit. À cent pas de là, les hommes étaient serrés autour d'un feu de brindilles qui ne chauffait que lui-même, en un bloc hostile, le fusil à la main.

Les blancs les attaquèrent une heure plus tard, avec une unité composée de Cosaques de la Volga et d'irréguliers mongols qui semblaient nés sur un cheval. Chacun des deux camps était mal armé, les rouges de fusils lourds et au tir peu précis, et de coutelas à saigner les agneaux, les blancs de rares carabines anglaises, de sabres et de fouets plombés. Leur mitrailleuse était hors d'usage. Mais en terrain découvert, et avec l'effet de surprise, des hommes à pied n'avaient guère de chances contre des cavaliers.

Ce vendredi 13 fut marqué par une escarmouche sans gloire, où les rouges se débandèrent et s'enfuirent, sans perdre d'ailleurs au total beaucoup d'hommes, car les blancs, eux aussi à bout de forces et mal nourris, tournèrent bientôt bride, ne pouvant progresser dans le bois de bouleaux où leurs adversaires en déroute les avaient attirés.

Les partisans se reformèrent dans ce bois, d'où ils ne bougèrent pas. Ils se mirent à la recherche de baies et tentèrent de piéger quelques oiseaux. Le soleil de la journée les réconfortait, l'alouette chantait très haut dans le ciel sans nuages, l'herbe reverdissait, mais le froid nocturne était pire que jamais. Des mains et des pieds gelèrent. Certains mangèrent des racines qui les rendirent malades comme des chiens, d'autres rongèrent le cuir de leurs bottes.

Le surlendemain, à la tombée de la nuit, survinrent des troupes de la Tcheka, peu nombreuses mais bien armées, bien vêtues, bien nourries, renforcées de tirailleurs lettons à la réputation redoutée, qui avaient été averties par on ne sait quel canal maléfique. Elles encerclèrent le bois de bouleaux, d'où, entendant le signal de reconnaissance, les partisans sortirent joyeux, croyant au renfort longtemps attendu de Habibollah.

Ils furent accueillis par les tchékistes alignés dans un silence de mort, seulement rompu par le claquement des culasses. Ahuris, ils ne pouvaient détacher le regard des épais manteaux, des bottes solides, des besaces gonflées. En face, les soldats, eux, n'avaient pas de regard.

Le métallurgiste, le cocher et l'étudiant furent fusillés sur-le-champ pour avoir abandonné le combat devant l'ennemi. Le délégué moujik, qui eut la naïveté de sortir des rangs pour tenter de s'expliquer, connut le même sort. Les autres furent liés sommairement avec des cordes, regroupés en une longue colonne et dirigés vers la gare la plus proche, à une semaine de marche. Bien peu devaient parvenir au camp des îles Solovki, sur la mer Blanche, à dix mille verstes de distance, qui venait d'ouvrir sur les directives du grand Lénine à l'intention des ennemis de la Révolution.

Habibollah eut plus de chance: son groupe fut incorporé

de force dans l'Armée rouge, et lui, de chef d'un groupement important, devint un simple sergent, qui avait intérêt à marcher droit. Mais il resta en vie. Pour le moment. Quant au reste, il avait eu la tête farcie jusqu'à satiété par les sonnettes des innombrables sadhus, fakirs, derviches, astrologues, numérolgues, devins et charlatans de toute espèce dont l'Inde regorge, il ne craignait ni dieu ni diable et il ne se serait pas soucié d'un vendredi 13.

*(Ce texte est paru dans l'ouvrage collectif
Treizième, édité par le 13^e Salon Polar & C^o,
Cognac [Charente], 2008.)*

Vers les îles

1922

La nuit est tombée à cinq heures et il gèle dur, un solide moins vingt-cinq. Le vent coupant s'applique à arracher jusqu'à la dernière aiguille des sapins. Les projecteurs ne laissent pas un centimètre carré dans l'ombre. Leurs bottes molles frappant la pierre avec régularité, leurs vareuses molle-tonnées les tenant bien au chaud, les gardes arpentent le quai, le fusil à l'épaule, leurs chiens, bien nourris eux aussi, en laisse. Les chiens policiers ne sont pas près de devenir des ennemis de la révolution. La locomotive siffle et la neige tombe à gros flocons. Au milieu de ses compagnons, qu'il comprend mal – apprendre le russe à quatre-vingts ans, en prison, le faut-il vraiment? Aucune de ces brutes n'entend un mot d'anglais ni d'hindoustani – Peabody, vêtu de sacs à patates, se dit, sans que ce soit une consolation ni une distinction, qu'il est sûrement le doyen du convoi – tout vaut-il mieux que tailler ses rosiers dans le Dorset? Les gardes, qui ne sont après tout que des bidasses de vingt ans à peine, ne les injurient qu'avec modération en les poussant vers les wagons de marchandises.

Les Solovki? Bagne pour bagne, il eût préféré les îles Andaman, où au moins on ne crève pas de froid en tirant le

boulet. Et où l'on est dispensé de leçons sentencieuses portant sur la pensée du camarade Lénine, que le diable l'emporte.

Peabody se sent vieux et fatigué. C'est la fin du voyage. Manchester 1839, Solovki 1922, vieux con, pour avoir feint de croire et presque cru à la rédemption de l'humanité par les Soviets, à l'homme nouveau, à cette vaste escroquerie. Tu ferais mieux d'être dans un bordel de Peshawar, le cul dans le poêle, à fumer du tcharass bien opiacé, imbécile. L'inspecteur traîne les pieds sur le quai où la neige s'épaissit. Le convoi est interminable. La locomotive siffle sans fin. Froid mordant dans les ténèbres du monde nouveau.

Soudain une voix familière, en hindoustani, résonne à son oreille, très bas :

– Vous me paraissez bien fatigué, Inspector Sahib. Ch... Ne tournez pas la tête.

Peabody jette un coup d'œil en coin. Habibollah, c'est bien lui, coiffé d'une chapka à étoile rouge, une sardine de sous-officier sur le col, marche à ses côtés et étouffe un rire triste en chuchotant :

– Moi aussi je me suis fait piéger, d'une autre façon. Fin 18, j'ai déserté de la police du British Raj pour passer en Asie centrale soviétique. Musulman, hein, victime de la barbarie coloniale, ils m'ont plutôt bien reçu. J'ai combattu contre les blancs. Dans les partisans. Puis j'ai été intégré de force dans l'armée. J'ai un peu grimpé... Sous-off... Mais aujourd'hui je suis déjà quelqu'un de louche... Non seulement je sais que je n'irai pas plus haut, mais je pense que je vous rejoindrai bientôt... À moins que...

Peabody eut un bredouillis paternel :

– Quel dommage que tu aies quitté la maison ! Quel âge ça te fait-il aujourd'hui, mon garçon ?

– Trente-cinq ans, Inspector Sahib.

– Marié? Des enfants?

– Marié avec une Russe. Je pense qu'elle travaille pour eux. Pas d'enfants, heureusement.

Ils continuent à marcher le long du quai.

– Nous n'avons que trop parlé. Écoutez-moi bien. Le voyage en train va durer un ou deux jours, et je ne pourrai pas grand-chose pour vous. Tenez bon. Ensuite le voyage en bateau sera pire. Une journée. Ch... Ne répondez rien. J'ai fait l'aller-retour plusieurs fois et je connais un des officiers là-bas : un juif polonais, pas un mauvais type, il a vécu à Londres, lui aussi s'est fait piéger en venant ici. Aux îles, je tenterai de vous faire affecter aux cuisines. Il ne pourra rien vous arriver de mieux.

Peabody souffle. En manque de tabac, il est prêt à fumer un fond de caleçon et il donnerait le peu de temps qui lui reste sans doute à vivre pour une ration. La locomotive siffle sans discontinuer et la neige redouble, fouettant sans pitié les prisonniers. Les chiens montrent les dents. Ne comprenant pas ce qui arrive – il doit s'agir d'une erreur à laquelle le Parti va mettre bon ordre. Ne sont-ils pas tous de bons bolcheviks? –, la colonne des déportés vêtus de hardes traîne la savate. Pousant le vieil homme dans un wagon en le houspillant de façon ostentatoire avant de disparaître dans la nuit, le sous-officier reprend à voix basse :

– À partir de maintenant, chacun pour soi. N'ayez surtout pas l'air de me connaître. Nous n'avons pris que trop de risques. Je ne vous adresserai plus la parole. Courage, Inspector Sahib. La frontière finlandaise n'est pas si lointaine. Tenez bon!

Peabody n'en croit pas ses oreilles. L'ancien garçon d'étage malicieux du Grand Hôtel des Eaux¹, l'ancien jeune flic indien

1. Voir *Peabody prend de la hauteur*, éd. Philippe Picquier, 2005.

plein d'avenir, devenu garde-chiourme chez les Soviets, du côté des îles boréales!

– À qui parles-tu, Habib? Tu es bien bavard ! fait en russe une voix rogue.

– Le vieux porc anglais! J'essayais de lui mettre un peu de plomb dans la tête, mais penses-tu! Ces impérialistes sont indécrottables!

*

Nuit sur Londres, pluie battante. Un bureau à la porte capitonnée, un feu de charbon dans la cheminée.

– ... et j'ajouterai que nous l'avons brillamment exfiltré.

– Pourtant, les journaux, même le *Times*, ont raconté en détail son incroyable évasion sur la glace, à travers les marais de Finlande. Et ce n'est que par miracle qu'il a pu s'embarquer sur un cargo à destination de Stockholm...

– Balivernes. Vous restez toujours aussi naïf, mon pauvre vieux.

– Pourtant, cette évasion audacieuse au nez et à la barbe des Soviets...

– Contes de nourrice! Le commandant de l'escorte, le sergent Habibollah, était un agent à nous – sa défection de 1917 était feinte –, et nous avons acheté les gardes-frontières – cher, leur foutue pureté idéologique se négocie à un prix élevé. L'opération était risquée, je vous le concède, car on n'est jamais sûr de rien là-bas...

– Mais enfin, qui avait eu cette riche idée de récupérer le bonhomme et de l'envoyer à Bakou, au Congrès des peuples de l'Orient, en en faisant un journaliste bolchevisant?

– Franchement, je ne sais. Et encore a-t-il failli connaître pire incarnation, puisqu'il avait été question qu'il apparaisse

sous les traits d'un vénérable mollah pachtou aux idées avancées...

– Quelle couverture!

– Pas pire qu'une autre. Il était à la retraite depuis huit ans, oublié de tous, et pouvait réapparaître sous n'importe quelle forme. En journaliste il s'est montré à la hauteur, tirant les vers du nez aux uns et aux autres – il se vante d'avoir fait rouler sous la table John Reed et Bela Kun sans boire lui-même une seule goutte. Mais hélas il n'a pas tardé à être démasqué. Prison. Mauvais traitements, peut-être torture. Je ne sais comment il a échappé au peloton d'exécution. Et c'est alors qu'il allait embarquer pour les Solovki que nous l'avons retrouvé.

– In extremis.

– D'autant que ce vieux bouc n'est plus aussi résistant que jadis, forcément, il ne rajeunit pas, l'animal...

– Ça doit lui faire au moins soixante-quinze, non?

– Vous plaisantez! Bientôt quatre-vingt-quatre, si je ne me trompe! Il est increvable! C'est cela, les tropiques, ça vous tue tout de suite ou ça vous conserve comme dans une boîte de corned-beef. Enfin, tout va bien. Sitôt à Londres, il a été longuement entendu par qui de droit, et j'imagine qu'il va bientôt s'embarquer pour Bombay.

– Et Habibollah?

– Sergent-chef. Pour le moment. Il serait temps de l'exfiltrer lui aussi, mais nous n'avons personne pour le remplacer. Nous y travaillons.

Sans titre III

Octobre 1930

Le marin fait signe au serveur de s'éclipser et sert à la ronde, en commençant par le porto de la dame, puis il termine la bouteille de whisky et en ouvre une seconde. Une demi-lune se lève sur les énormes rouleaux venus de l'Antarctique se briser sur les falaises qui se dressent à la pointe du continent. Dans la pénombre d'une terrasse surplombant les flots, quatre personnes, enfoncées dans de profonds fauteuils, contemplent en silence l'océan infini et glacial. Tintement d'un glaçon dans un verre. Nuit de printemps bien fraîche, où un feu de charbon dans la cheminée n'est pas superflu.

– Le Cap est vraiment la plus belle ville du monde, dit à voix basse le capitaine Exwood, de la marine marchande, un homme vieillissant.

– Et le Sailing Club est le plus bel endroit du Cap, renchérit Eugene Batterbury-Compton, maigre, glabre, funèbre, qui a longtemps servi dans la police des Indes¹.

Louis Joubert, de *L'Illustration*, un jeune homme élégant à

1. Voir *Le Malabar largue les amarres*, éd. Alvik, 2006, et *Peabody se rince l'œil*, éd. Sous la Cape, 2012.

l'anglais irréprochable, en transit entre l'Amérique du Sud et l'Extrême-Orient, prononce à son tour une phrase flatteuse.

– Buwons, messieurs, à Cape Town, ou Kaapstad, comme il vous plaira, dit en levant son verre Adélaïde Bracquemont, membre de l'Académie royale des lettres de Belgique, la première femme jamais admise dans cette virile institution¹.

L'académicienne est une dame d'au moins soixante-dix ans chez laquelle on distingue les vestiges d'une beauté évanouie, vestiges dont elle prend le plus grand soin. Cheveux d'un noir de jais, œil charbonneux, bouche très rouge, poudre, rondeurs corsetées, robe de soie, talons hauts, elle ne déteste pas attirer encore le regard des hommes.

– Au Cap! font les messieurs, whisky en main.

– C'est drôle, annonce le capitaine Exwood, je viens d'apprendre la mort d'un homme que j'ai un peu connu autrefois. Par monsieur, précise-t-il en posant le regard sur le journaliste.

– Ah bah... répond l'ancien policier, ce n'est guère original, à nos âges nous devenons des survivants.

La dame belge, qui trouve la plaisanterie un peu saumâtre, ne dit rien. Le Français s'éclaircit la voix :

– Oui, je montrais tout à l'heure au capitaine un numéro de mon journal où il a reconnu l'une de ses connaissances. Un officier de marine d'origine irlandaise, je crois.

– Il était lieutenant sur le paquebot que je commandais quand l'ambassadeur d'Argentine à Londres est mort d'une crise cardiaque en plein Atlantique! Quelle affaire!

La dame belge sent son cœur s'arrêter une fraction de seconde :

– De quelle photo parlez-vous?

– Oh! une scène invraisemblable, des illuminés avec

1. Voir *Les Innommables et autres histoires de canines*, Sous la Cape, 2010.

lesquels il s'était acoquiné dans une région reculée du Brésil.

– Est-ce vous qui avez enquêté sur ce sujet outre-Atlantique, monsieur Joubert ?

– Nullement. Je ne m'occupe pas des faits divers, réplique le Français d'un ton sec. Le journal m'a envoyé là-bas pour tenter de démêler les fils de la très grave crise qui agite le pays depuis l'effondrement des cours du café. Crise aux aboutissements imprévisibles.

– Foutoir indescrivable, comme toujours chez ces farceurs, grommelle Batterbury-Compton, peu amène.

– La situation est plus complexe, reprend Joubert. Des intérêts contradictoires sont à l'œuvre... N'hypothéquons pas l'avenir, conclut-il avec une duplicité toute professionnelle.

Et, s'adressant à la dame belge, qui pâlit sous son fard :

– L'auriez-vous connu, vous aussi, madame ? Décidément !

– Non. (« Tu le renies. Tu le renies maintenant. Traînée. Moins que rien. ») Enfin si. Un peu. Assez bien même. Montrez-moi cette photo, demande-t-elle d'une voix qui se veut indifférente.

Louis Joubert allonge la main vers un porte-documents et en sort un périodique. Au-dessus d'un article consacré aux bandits fous qui écument le Nordeste du Brésil, les cangaceiros redoutés, on voit la photo d'hommes en armes, l'air farouche, vêtus comme des gardiens de vaches, coiffés d'un chapeau de cuir couvert de médailles et tenant de vieilles pétoires.

– Au centre, le meneur, celui qu'on appelait Brigão, le querelleur ; là et là, je ne sais pas, des inconnus, des hommes qui n'ont laissé aucune trace, pas même leur nom ; là, c'est lui. Flanagan.

– Je lis « O'Flaneghan ».

– Peu importe, c'est bien lui.

En uniforme d'officier de marine, un revolver à la main,

l'œil clair et décidé, l'Irlandais contemple l'objectif. Le capitaine Exwood est sidéré, Adélaïde Bracquemont, pétrifiée.

– Incroyable, fait le flic anglais, je l'ai connu aussi. En 1903, je m'en souviens parfaitement, c'était encore un gamin, il commandait un remorqueur dans le port de Calcutta et son témoignage a été précieux pour la conclusion d'une enquête que menait alors le vieux Peabody¹. Son nom est estropié mais bien sûr je l'ai parfaitement reconnu sur la photo : Paddy Flanahan.

– Qui était le vieux Peabody? demande le Français.

– Un de mes collègues qui eut son heure de gloire aux Indes. Bien oublié. S'il est encore de ce monde il doit être nonagénaire.

– Notre sillage se referme rapidement derrière nous, fait le capitaine, sentencieux, en tisonnant le feu, et la pénombre paraît alors plus épaisse. Tous lèvent leur verre.

– Mais que faisait ce Flanahan là-bas? reprend Mme Bracquemont, qui frissonne et resserre son châle sur ses épaules.

– L'article d'*O Globo* repris par mon confrère de *L'Illustration* affirme que, mû par l'appât du gain, il a déserté son navire pour s'enrôler chez eux. Hypothèse peu crédible à mes yeux. Ces bandits vivent dans des conditions difficiles à l'excès, ils ne voient passer que peu d'argent et n'ont jamais recours à des mercenaires, bien sûr. Ils ne sont pas dans une stratégie de prise du pouvoir, répond le journaliste. La vérité est autre. *Cherchez la femme*, conclut-il en français.

– Comment pouvez-vous l'affirmer? demande Mme Bracquemont d'une voix blanche.

– Cette photo a piqué ma curiosité, fait Joubert. J'ai fait jouer certains contacts, qui entretiennent eux-mêmes des contacts du côté de ces gens-là, car on ne les approche pas

1. Voir *Peabody touche le fond*, éd. Philippe Picquier, 2006.

aisément. Ils vivent ou plutôt survivent dans un sertão aride et hostile, pourchassés par les soldats, au milieu de paysans misérables qui ne leur sont pas nécessairement favorables. Pas d'eau, des vivres rationnés.

– Alors? fait le capitaine en se resservant un whisky.

– On m'a raconté que la *beata*, la prétendue sainte qui constitue la figure centrale de ces bandes, a vu en songe l'étranger qui allait devenir son adorateur le plus proche, son protecteur, son garde du corps. Elle l'a fait chercher. Il a été recruté, ou kidnappé, nous ne le saurons sans doute jamais, alors qu'il tuait le temps entre deux embarquements du côté de Fortaleza. Il est parti dans l'intérieur, dans le sertão. Et la *beata* et lui ont vécu une passion violente mais sans doute chaste – au premier geste entre ces deux-là, les autres l'auraient abattu. Elle a vu apparaître saint Georges, le tueur de dragon, et lui la Vierge. Il était irlandais, catholique («Papiste du diable, comme toi aussi satané Froggie, et la Belge», songe Batterbury-Compton), ne l'oubliez pas, il était d'un certain point de vue chez lui. Brigão n'y a rien trouvé à redire. Tout était dans l'ordre.

– Pas de photo de la *beata*?

– Impossible.

– Et combien de temps cette équipée a-t-elle duré?

– L'article évoque de longs mois de traque mais c'est la version des vainqueurs. Je l'ignore. Entre deux cachettes, entre deux coups de main, les cangaceiros peuvent tenir longtemps dans leur sertão. Ou non. Ils sont à la merci de la soif, de la famine, des serpents, des blessures qui s'infectent, des fièvres, mais ils sont endurants. Certains sont là depuis des années. Ce qui est sûr, c'est que les soldats ont fini par les rattraper. Et il n'y a pas eu de prisonniers. Telle est l'histoire qui m'a été rapportée.

– Telle qu'on vous a dit de la raconter? fait le flic, plus désagréable que jamais.

– Monsieur, je ne vous permets pas. Tous les journalistes ne sont pas inféodés aux hommes politiques et aux banquiers.

– Mais tous ont des comptes à rendre à un employeur!

– Préférez-vous une unique vérité officielle? Allez donc chez Mussolini! Ou chez les Soviets! s'exclame Joubert.

– Messieurs, ne vous échauffez pas! fait le capitaine Exwood en remplissant généreusement les verres.

La lune est au milieu du ciel, les vagues redoublent de force contre les falaises, un froid humide envahit la pièce. On vient remettre du charbon dans la cheminée.

Eugene Batterbury-Compton lève la main comme pour demander la parole:

– Après tout, ils sont tous morts et je ne suis plus tenu au secret. Votre histoire de bandits mystiques est très convaincante, mais elle ne résiste pas aux faits. Votre prétendue sainte n'était qu'une pauvre folle, vos bandits d'honneur des assassins pouilleux, et notre Irlandais, qui avait flairé l'odeur enivrante de la poudre, a été se fourrer là-dedans de manière bien malencontreuse.

– Qu'en savez-vous? fait le journaliste d'un ton où perce l'aigreur.

– Vos amis du *Globo* avaient leurs sources, mais j'ai moi aussi mes relations au sein des autorités de Rio. La police entretenait un informateur au sein de cette bande, ce cangaço. Un homme qui a trahi pour de l'argent, sans la moindre originalité, et amené les soldats là où se cachaient ses camarades. Flanagan a eu la malchance de se trouver au mauvais endroit au mauvais moment.

– C'est ignoble! s'écrie Adélaïde Bracquemont.

– Dans mon métier, madame, on sait que la bassesse mène le monde plus que les sentiments élevés.

Le capitaine tisonne de nouveau le feu, remet du charbon.

Silence pénible que Batterbury-Compton tente de dissiper :

– Et puis, comme le disait autrefois un de ces prophètes allumés du Nordeste, un de ces messies aux disciples féroces que l’armée a massacrés sans états d’âme, « *O sertão vai virar mar* ».

– Plaît-il ? Nous n’entendons pas le portugais, cher monsieur, fait le Français d’un ton qui se veut enjoué.

– Je l’ai appris à Velha Goa, répond Batterbury-Compton d’une voix sourde, en mirant son whisky contre la lueur du charbon qui rougeoit. « Et le sertão sera la mer »... et la mer sera le sertão. Si vous voulez, Paddy Flanagan est mort en mer. Tout est bien.

Le journaliste n’a rien à répondre et le capitaine Exwood cherche un sujet de conversation moins épineux. La dame belge caresse de son doigt fin couvert de taches brunes le visage de l’homme qu’elle a tant aimé. Et chassé de sa vie un jour de colère. Elle ferme les yeux. Elle a soudain froid.

DE PATRICK BOMAN

- Crawford l'incorrigible*, fiction, Deleatur, 1986.
Ce n'est pas le 116, voyage, Deleatur, 1988.
Thé de bœuf, radis de cheval, voyage, Le Serpent à plumes, 1999.
Le Palais des saveurs accumulées, voyage, Le Serpent à plumes, 2000.
La Méthode Piotr, roman, Ginkgo, 2001.
Amertume des nectars, fiction, Deleatur, 2003.
L'autopsie confirme le décès, langue fr.
(en collab. avec Pierre Laurendeau), Mots et Cie, 2003.
Eldorado 1934, fiction, Arléa, 2003.
Peabody met un genou en terre, policier, Picquier, 2003.
Trébizonde en hiver, voyage, Le Serpent à plumes, 2003.
Peabody se mouille, policier, Picquier, 2004.
Peabody secoue le cocotier, policier, Picquier, 2004.
Peabody prend de la hauteur, policier, Picquier, 2005.
La Typographie cent règles (en collab. avec Christian Laucou),
Le Polygraphe, 2005.
Istanbul. Cinquante vues de la Ville (dessins de Denise Grumel),
poésie, Æncrages, 2006.
Le Malabar largue les amarres, policier, Alvik, 2006.
Le Voyage cent façons, Le Polygraphe, 2006.
Peabody touche le fond, policier, Picquier, 2006.
Boulevard de la flibušte. Nicaragua 1850-1860, récit hist., Ginkgo, 2007.
Dictionnaire de la pluie, Seuil, 2007.
Le Guide suprême. Petit dictionnaire des dictateurs (ouvr. coll.),
Ginkgo, 2008.
Retour en Inde, voyage, Arléa, 2009.
Des nouilles dans le cosmos, science-fiction, Sous la Cape, 2009.
Les Canines dans le pâté, vampires, Sous la Cape, 2010.
Les Innommables et autres histoires de Canines, vampires,
Sous la Cape, 2010.
Cœur d'acier. Paysages d'hiver en Champagne-Lorraine,
voyage, Arléa, 2011.
Amours, délices et morgue, vampires, Sous la Cape, 2012.
Peabody se rince l'œil, Sous la Cape, 2012.
[avec P. Charmoz et alii] *Catalogues lacunaires des éditions Mozschar
et du Rhib*, Sous la Cape, 2013.

Sous la Cape

collection de littérature élégante et raffinée
à son siège permanent *in partibus infidelium*.
De ce côté-ci du monde, elle est hébergée par

Éditions Deleatur
Le Ponteil, 05310 Champcella

ISBN 978-2-86807-269-6

Achévé d'imprimer en février 2015
sur les presses de Sobook (59100 Roubaix)

Dépôt légal : février 2015.

Tirage limité à 100 exemplaires,
et 20 exemplaires hors commerce.